

Contre la gravité : Un entretien mondial avec Gustavo Lins Ribeiro¹

29 juillet 2021

Penelope Papailias (Université de Thessalie), Pamila Gupta (Université du Witwatersrand), Eileen Jahn (Université de Bayreuth), et Pedro Silva Rocha Lima (Université de Manchester) en discussion avec Gustavo Lins Ribeiro (Universidad Autónoma Metropolitana).

A quoi ressemble l'anthropologie américaine abordée à partir d'autres lieux de pensée, de recherche et d'enseignement anthropologiques ? Brûlante, implosive, culpabilisante, auto-impliquée ? Créative, ambitieuse, critique, ouverte ? Un puit tissu ? Une mine ? de ressources comprenant des concepts, des réseaux, des financements, des publications et des institutions, ou un projet d'extraction impitoyable qui n'intègre qu'une petite partie des diverses recherches académiques selon ses propres termes, sans tenir compte du reste du monde.

Elle est probablement un peu tout cela pour nous anthropologues basé-e-s dans d'« autres lieux ». En tant que nouvelles rédactrices de la section *World Anthropologies*, nous sommes conscientes que cette revue est le produit des paradoxes énoncés ci-dessus. Il n'est pas évident de savoir si cette section est pour « nous » dans ces autres lieux ou pour « vous » qui vous identifiez comme « anthropologues américain-e-s ». En fait, on pourrait imaginer que la réponse ne soit « ni l'un ni l'autre ». Pourtant, en même temps, il ne pourrait être plus clair qu'à l'heure actuelle, nous avons désespérément besoin de conversations plus profondes - et pas seulement superficielles - sur la production de la recherche en sciences sociales dans le monde et sur la (géo)politique du savoir. Nous avons besoin de plus, et non de moins, de moyens de communication, de mise en réseau et de partages d'idées à l'intérieur et entre les sociétés – incluant aussi et de manière fréquente les institutions académiques - hostiles au projet anthropologique.

À cette fin, nous avons choisi comme premier interlocuteur de cette rubrique le professeur Gustavo Lins Ribeiro, anthropologue brésilien formé aux États-Unis et expert en économie politique et processus de mondialisation. Il a joué un rôle central non seulement dans l'élaboration d'un cadre théorique mais aussi dans la création d'une infrastructure en réseau visant à favoriser une multiplicité d'anthropologies. Dans ses écrits prolifiques et son organisation autour du concept d'« anthropologies mondiales » (*World Anthropologies*), Ribeiro a offert une critique pointue des hiérarchies globales au sein des anthropologies et des anthropologues.

Le « provincialisme métropolitain » est la formule qu'il a inventé pour décrire le manque de connaissance que les anthropologues aux États-Unis et dans d'autres centres de production du savoirs anthropologiques ont tendance à avoir sur la recherche anthropologique produite en dehors de ces sites hégémoniques. Le « cosmopolitisme provincial », en revanche, désigne la connaissance approfondie que les anthropologues de ces sites non hégémoniques ont - et doivent souvent avoir - des discours promulgués dans les centres reconnus de production anthropologique de pointe (Ribeiro 2006, 2014). Malgré sa critique structurelle, Ribeiro reste optimiste quant aux possibilités d'encourager et de récolter les fruits d'une convivialité et collégialité anthropologiques transnationales

¹ Traduit de l'anglais par Sofia Stimmatini (Doctorante et Assistante à l'Université Libre de Bruxelles). Je remercie Basile Koechlin (Doctorant et Assistant à l'Université de Virginie) et Constance De Gourcy (Professeure à Aix-Marseille Université) pour la révision.

œuvrant contre le champ de force issu des dynamiques de pouvoir politiques, économiques, linguistiques et culturelles actuellement dominantes.

Cet entretien a été réalisé par vidéoconférence le 31 mars 2021 entre le professeur Gustavo Lins Ribeiro, depuis son domicile au Mexique, et les rédactrices adjointes de *l'American Anthropologist's World Anthropologies*, Penelope Papailias en Grèce, et Pamila Gupta aux États-Unis et en visite en Afrique du Sud, la collaboratrice Eileen Jahn en Allemagne et le collaborateur Pedro Silva Rocha Lima au Royaume-Uni. Nous tenons à remercier le professeur Ribeiro d'avoir pris le temps de s'entretenir avec nous.

Création de communautés transnationales

Eileen Jahn (EJ) : Selon vous, qu'est-ce qui a changé - ou non - dans la hiérarchie anthropologique mondiale depuis la publication en 2006 de *World Anthropologies* (Ribeiro et Escobar 2020) ?

Gustavo Lins Ribeiro (GLR) : Il n'est pas facile de changer des hégémonies mondiales rigides et établies de longue date. L'hégémonie, comme nous le savons en tant qu'anthropologues, a sa propre dynamique. Le changement est un long processus - à moins que vous n'ayez une révolution. Mais ce n'est pas le cas.

Un résultat positif du projet *World Anthropologies* (WA) est la prise de conscience de la diversité des anthropologies et de leurs histoires à l'échelle mondiale. Mais la plupart des anthropologues regardent encore en direction des centres hégémoniques, comme Berkeley, Chicago, New York, Londres, Paris. Ils ne regardent pas Cape Town, Delhi, Brasilia, Mexico, Buenos Aires ou Stockholm. Pour reprendre les termes de l'anthropologue français Benoît de L'Estoile (2008), c'est la force gravitationnelle de l'internationalisation traditionnelle. Cette situation n'est pas facile à changer car elle est structurée par de nombreuses forces et différences puissantes au sein du système mondial. Les systèmes éducatifs et scientifiques, les infrastructures, la langue, l'accès aux flux mondiaux sont en jeu.

L'un des résultats les plus importants du projet WA est le [World Council of Anthropological Associations](https://www.waunet.org/wcaa/) (WCAA)², fondé en 2004. Le WCAA est très actif, avec aujourd'hui plus de cinquante associations, et le journal en ligne *Déjà Lu*³. Je pense que les associations sont des acteurs clés. Elles sont l'expression collective de notre profession. Elles sont nos organes politiques, et nous devons faire de la politique en leur sein. Quand on établit un sujet politique collectif, on est plus fort. C'est ce qui nous manquait au début des années 2000 : une voix globale, un sujet proactif global. Je vois l'anthropologie comme une cosmopolitique transnationale, avec des rituels de création de communautés transnationales, sous l'égide d'une association internationale dirigée par des collègues de différents pays.

L'inconvénient est lié à la matérialité de l'hégémonie. L'hégémonie anglo-américaine reste fondamentalement intacte malgré la sympathie que le projet WA a attirée aux États-Unis et au Royaume-Uni. *l'American Anthropological Association*, par exemple, a une organisation et une gestion formelles très fortes. La taille de l'association, le nombre de programmes d'études supérieures dans le pays, la force de son industrie éditoriale, tout cela contribue certainement à la qualité, à l'importance et au poids de l'anthropologie américaine.

Mais il y a aussi un autre angle à cette question : c'est que nous, anthropologues, sommes très attaché-e-s à la diversité. Le projet WA est très compréhensible pour les collègues américain-e-s ou britanniques. Ils-elles savent que la perte de diversité est une perte d'intelligence. C'est perdre des

² <https://www.waunet.org/wcaa/>

³ <https://www.waunet.org/wcaa/dejalu/>

possibilités de construire des mondes différents. Ils-elles ne sont donc pas fermé-e-s à ce projet. Au contraire, nous avons aussi toujours travaillé depuis le début avec des collègues américain-e-s et britanniques.

Mais une ignorance asymétrique - c'est-à-dire le fait d'ignorer le travail effectué en dehors des centres hégémoniques - est quelque chose que certaines personnes considèrent encore comme un ordre naturel du système universitaire mondial. C'est une chose contre laquelle nous devons lutter car elle diminue l'imagination de chacun-e. Et c'est pourquoi nous avons inventé le terme de provincialisme métropolitain (Ribeiro 2014). En fin de compte, si vous êtes au centre du système, vous pouvez vous faire plaisir et ignorer les autres. De nombreux-euses collègues le font sans le savoir, et c'est un problème. Il y a beaucoup d'excellent-e-s anthropologues dans de nombreux pays aujourd'hui. Il est dommage que la plupart du temps, leurs voix ne soient pas entendues.

Penelope Papailias (PP) : A la lumière de ce que vous disiez sur les différences entre les associations anthropologiques dans le monde, je veux juste noter qu'ici en Grèce, nous avons tout juste réussi à établir une association anthropologique, l'[Association of Social Anthropologists Greece](#)⁴, l'année dernière.

GLR : Ceci attire mon attention. Plusieurs pays ne se sont organisés que récemment en termes d'associations nationales. Le WCAA a peut-être été une source d'inspiration à cet égard. Je viens d'une communauté anthropologique qui est très politisée. Depuis les années 1950, la [Brazilian Association of Anthropology](#)⁵ est organisée et active. C'est une entité politique avec beaucoup de visibilité. Elle aura soixante-dix ans en 2025. L'association brésilienne est très engagée dans la vie publique quotidienne contre le gouvernement fasciste que nous avons actuellement au Brésil. C'est une lutte quotidienne.

GIF = *Provincialisme métropolitain*

Anthros @ Les centres de production de connaissances ne savent pas grand-chose des recherches menées à l'extérieur de ces centres.

Décolonisation des anthropologies

PP : En ce qui concerne ce moment historique particulier, j'aimerais vous demander comment le projet *World Anthropologies* se rapproche-t-il des demandes renouvelées de décoloniser l'anthropologie - ou peut-être même préfigure-t-il ces demandes contemporaines ?

GLR : « Décoloniser l'anthropologie » a une résonance différente selon les pays. Si nous parlons de pays qui sont actuellement impérialistes ou qui l'étaient dans le passé, c'est une chose. Si nous parlons de pays dans lesquels les anthropologues étaient engagé-e-s dans le colonialisme interne, c'est une autre chose. Et si nous parlons de pays dans lesquels les anthropologues ont toujours été du bon côté, c'en est une autre. Il est donc difficile de faire une déclaration générale sur ce que signifie la nécessité de décoloniser l'anthropologie. La décolonisation est un vaste domaine : elle a non seulement des significations différentes selon les pays, mais elle a aussi des implications politiques et épistémologiques qui sont générales et d'autres qui sont spécifiques.

Par ailleurs, permettez-moi de dire que nous n'avons pas préfiguré la nécessité de décoloniser l'anthropologie. Cette discussion est en cours au moins depuis les années 1970. Il existe de nombreux ouvrages clés qui sont l'expression de ces débats et qui ont précédé le projet WA et qui, dans une

⁴ <https://anthroassociation.gr/>

⁵ <http://www.portal.abant.org.br/>

certaines mesures, ont inspiré notre projet : *Anthropology and the Colonial Encounter* de Talal Asad (1973), *Reinventing Anthropology* de Dell Hymes (1974), *Anthropologie et Impérialisme* de Jean Copan (1977), *Indigenous Anthropology in Non-Western Countries* de Hussein Fahim (1982) et *Decolonizing Anthropology* de Faye Harrison (1991). Arturo Escobar, très impliqué dans le mouvement décolonial en Amérique latine, a également abordé des questions telles que la « colonialité du savoir » (Mignolo 2011, citant Quijano 2007).

PP : Comment répondez-vous aux critiques des discussions contemporaines sur la décolonisation de l'anthropologie comme étant elles-mêmes provinciales - reflétant une crise interne de l'anthropologie nord-américaine. Pensez-vous que la nouvelle itération de la lutte pour la décolonisation que nous avons connue sera capable de s'attaquer à l'impérialisme épistémologique des États-Unis ?

GLR : Il y a manifestement une tendance au sein de l'anthropologie américaine à confondre sa propre crise avec une crise globale de la discipline. En même temps, étant donné le pouvoir hégémonique de l'académie américaine et le fait que la décolonisation de l'anthropologie est une chose qui est également nécessaire en dehors des centres, il y a une tendance à établir les « tournants » définis aux États-Unis comme les tendances générales mondiales. Dans l'internationalisation traditionnelle, il y a une propension à citer un·e auteur·e des États-Unis et non de la Grèce, bien que peut-être l'œuvre grecque soit plus intéressante que l'œuvre américaine. C'est, pour simplifier, l'objectivité de l'hégémonie. Elle vous permet de créer l'impression que vos propres problèmes sont des problèmes mondiaux, même si vous ne le voulez pas. Et je ne suis pas sûr que la plupart de nos collègues américain·e·s se rendent compte qu'ils·elles devraient faire plus attention à cette prétention universaliste silencieuse.

Pedro Silva Rocha Lima (PSRL) : Peut-être que le fait de se tourner vers les crises épistémologiques internes aux anthropologies d'autres pays pourrait aider à éloigner la conversation d'un centrage sur les États-Unis. Récemment, des chercheur·euse·s indigènes ont commencé à occuper des postes dans le monde universitaire au Mexique et au Brésil et ont remis en question les épistémologies établies, en les contrastant avec les leurs. Comment les anthropologies de ces deux pays ont-elles abordé cette question ? Quelle est la place des chercheur·euses·s indigènes dans le projet WA ?

GLR : Nous devons considérer les chercheur·euse·s indigènes comme des sujets de connaissance engagés dans deux ou plusieurs mondes différents mais interdépendants. Si nous regardons l'Amérique latine, par exemple, comment peut-il y avoir un·e intellectuel·le indigène pur à 100 % après cinq cents ans de colonialisme européen et national violent ? Ce n'est pas possible. Ils·elles ont changé pendant cinq cents ans à cause des contacts ethnocentriques, des génocides, des écocides, des épistémicides et des épidémies. Il y a donc une sorte de double conscience : en tant qu'indigène, on est différent·e de la société nationale, mais on en fait aussi partie. Comment y échapper complètement ? Le plus souvent, on parle même la langue nationale et on n'écrit pas ni ne communique dans sa propre langue maternelle. Mais cette double conscience est exactement la source de leur pouvoir politique et utopique.

Pour en revenir à la question de la décolonisation de l'anthropologie brésilienne. Au cours des dix dernières années, le nombre de Brésilien·ne·s de souche et d'Afro-Brazilien·ne·s qui ont rejoint la communauté anthropologique brésilienne a augmenté rapidement. Plusieurs d'entre eux·elles effectuent un travail incroyable et deviennent également des leaders politiques au sein de la [Brazilian Association of Anthropology](#). La situation au Mexique est différente. Il n'y a pas beaucoup de chercheur·euse·s indigènes ou afro-mexicain·e·s dans la direction académique et politique de l'anthropologie mexicaine. Mais il existe une critique théorique indigène puissante : la *comunalidad* (Martinez Luna 2015) [1], ce qui illustre le fait que la décolonisation a des contextes et des significations

différents selon les pays. Dans ce sens, les connaissances locales ont également été très importantes pour le projet WA. Nous avons été influencé-e-s par le travail d'Archie Mafeje (1991, 1992, 1997), anthropologue sud-africain, brillant critique de l'eurocentrisme.

GIF : *Cosmopolitisme Provincial*

Anthros @ Les sites non hégémoniques ont une connaissance approfondie de ce que l'on dit dans les centres hégémoniques de production de connaissances anthropologiques.

Langue, pouvoir et hétéroglossie

Pamila Gupta (PG) : Gustavo, j'aimerais vous poser une question sur l'anglais et sa prédominance en tant que forme d'impérialisme. Pourriez-vous commenter la contradiction entre l'acceptation anthropologique de la diversité culturelle et linguistique et la prédominance de l'anglais académique comme étalon-or des échanges ?

GLR : La langue est une question centrale. Elle revient toujours sur le tapis. Pourquoi parlons-nous en anglais ici ? Cela a évidemment à voir avec l'histoire de l'impérialisme dans le monde. D'abord, l'impérialisme britannique, puis l'impérialisme américain après la Seconde Guerre mondiale, qui ont établi les processus par lesquels l'anglais est devenu la langue mondiale.

Nous devons également tenir compte de ce que j'appelle le paradoxe de la communication transnationale. Si vous voulez parler à des personnes différentes appartenant à des communautés linguistiques différentes, vous revenez toujours à une seule langue. Edward Sapir (1931) évoquait déjà la nécessité d'une « langue internationale auxiliaire ». Peut-être qu'un jour ce paradoxe disparaîtra : un logiciel permettra à chacun de parler dans sa langue maternelle traduisant son discours simultanément dans d'autres langues.

Bien que l'espagnol soit devenu une langue internationale importante, si vous voulez atteindre un plus grand nombre de lecteur-trice-s dans le monde, vous devez toujours publier en anglais. Mais publier en anglais s'accompagne d'une différence de style, et cela m'inquiète plus que la surface du problème. Pour donner un exemple, regardez comment les Français-e-s écrivent et comment les Américain-e-s écrivent. Regardez Pierre Bourdieu ou Michel Foucault en français. Ils écrivent d'énormes paragraphes, de longues phrases, et c'est normal, alors qu'en anglais, on n'écrit pas comme ça. On utilise des petites phrases. Que perdons-nous en écrivant en anglais ? Nous nous adaptons aussi au *style* d'écriture anglais.

S'il existe une solution technologique pour la traduction, alors nous n'aurions plus besoin de polyglottes. Je pense que cela aussi est une perte. Qu'est-ce que cela signifie si on ne parle que sa langue maternelle ? Si nous n'avons pas besoin d'apprendre une autre langue, quelque chose va être perdu, y compris la façon dont notre cerveau fonctionne, parce que nous devons fournir des efforts pour apprendre différentes langues et accommoder différents systèmes de signes, dans nos cerveaux et dans nos esprits.

PG : Pourriez-vous mettre en relation cette discussion sur la langue et le pouvoir avec l'accent mis par WA sur l'hétéroglossie et la tentative d'améliorer les « conditions de convers-abilité » (Ribeiro 2014, 489) ?

GLR : L'hétéroglossie est au cœur de notre idée selon laquelle une fertilisation croisée grandissante fera de l'anthropologie une discipline plus forte dans différents scénarios mondiaux et locaux. Nous en arrivons toujours à la question de la langue, mais « nous » - du moins les personnes qui sont ici en train de parler - pensons toujours dans des langues européennes. Bien sûr, ce n'est pas le cas dans le monde

arabe ou en Asie, à quelques exceptions près. Et cela a aussi un impact. En ce sens, ce qui se passe au Japon est révélateur de ce qui se passe dans d'autres pays. Comme il est rare de trouver des lecteur-trice-s de japonais en dehors du Japon, soit vous vous contentez du lectorat national, soit vous devez écrire en anglais. En Inde, c'est encore plus intéressant, car l'anglais y est utilisé comme langue académique, et c'est une minorité qui parle anglais. Cela crée une variété de relations entre les différentes formes de connaissances et de compétences linguistiques et les positions de pouvoir. Encore une fois, la question linguistique varie selon les scénarios. Il existe quelques initiatives remarquables qui s'appuient sur les idées de pluralisme linguistique dans *World Anthropologies*, comme *Bérose*⁶, une encyclopédie multilingue en ligne basée en France, et *Anthropen*⁷, un « dictionnaire francophone » en ligne, basé au Québec.

GIF : *Convers-abilité*

Les anthropologues et les institutions anthropologiques discutant de la manière de faire fonctionner la mondialisation en faveur d'initiatives hétéroglossiques.

S'en tenir aux contradictions

PP : Je voudrais aborder l'éléphant dans la pièce : c'est-à-dire *l'American Anthropologist*. Le fait est que nous sommes réuni-e-s ici dans les pages - ou sur les écrans - de l'une des revues phares de l'anthropologie américaine, fondée dans les années 1890. Notre conversation se déroule en anglais. Pourtant, l'entretien se déroule sur trois continents.

Pamila et moi avons étudié aux États-Unis, mais nous sommes basées depuis plus de quinze ans dans des institutions non américaines. Je travaille dans une institution non anglophone. Pedro est originaire du Brésil mais étudie au Royaume-Uni, et Eileen étudie en Allemagne. Nous sommes donc tou-te-s vraiment étranger-ère-s à l'anthropologie américaine. Le fait que nous ayons cette conversation aujourd'hui a à faire avec la façon dont cette revue particulière, s'appuyant sur les critiques décolonisatrices que vous avez mentionnées – mais aussi sur des appels plus récents pour une anthropologie abolitionniste, pour une anthropologie « incendiaire » et pour la remise en question de l'anthropologie de la suprématie blanche – a été à l'avant-garde de la politisation de l'anthropologie américaine.

Maintenant que Pamila et moi avons l'occasion, en tant que rédactrices de *World Anthropologies*, de faire quelque chose dans cette section, dans cet espace, je suis curieuse de savoir si vous pouvez nous donner quelques conseils. Comment pouvons-nous mettre en relation les chercheur-euse-s américain-e-s avec les anthropologies du monde, mais aussi développer un public au-delà des antropologues américain-e-s qui lise nos contenus ?

GLR : Je suis heureux que vous posiez cette question. Les contradictions sont partout, et la politique est pleine de contradictions. Lorsque nous parlons de vouloir changer la façon dont la visibilité et le prestige académiques sont structurés au niveau mondial, nous parlons aussi de politique et de pouvoir. Il ne s'agit pas seulement d'épistémologie, de théorie. Il s'agit de politique réelle. Comment inciter les gens et les institutions à faire autre chose ?

Je ne crains pas mes collègues américain-e-s et britanniques pour les raisons que j'ai mentionnées précédemment. Je les considère comme des allié-e-s. L'AAA a toujours eu une relation positive avec le rêve d'anthropologies mondiales. Cela est lié au rôle que joue la diversité dans nos propres imaginaires. Pensez à Franz Boas, « fondateur » de l'anthropologie américaine. Il était allemand. C'était

⁶ <https://www.berose.fr/>

⁷ <https://www.anthropen.org/>

un migrant. Ce qui est en jeu ici, c'est d'embrasser ou non des cosmopolitanismes critiques. Si l'anthropologie est une forme de cosmopolitique, vous devez avoir une vision cosmopolitique critique et toujours critiquer vos propres préjugés académiques. En même temps, la centralité de l'anthropologie américaine rend obligatoire le fait d'avoir une voix au centre afin d'espérer que nous puissions aussi changer le centre.

Mais pouvons-nous vraiment changer le centre ? Je n'en sais rien. C'est un processus politique. Une étape intéressante serait de voir des étudiant·e·s étranger·ère·s s'engager dans les communautés universitaires locales, en suivant, par exemple, quelques cours dans des programmes locaux d'études supérieures et en citant les collègues locaux·ales qui ont travaillé sur les mêmes questions qu'eux·elles. C'est une autre forme de décolonisation. Je veux dire, regardez les références bibliographiques des productions scientifiques. On ne dirait qu'aucun·e anthropologue local·e du pays où la recherche a été menée n'a écrit sur ces sujets. C'est fou. Ignorer la production anthropologique locale est une forme d'extractivisme cognitif.

Je pense qu'une autre stratégie pour votre direction éditoriale de *World Anthropologies* in AA serait de choisir un sujet et de demander à des anthropologues de différents pays comment eux·elles et leurs collègues anthropologues voient un problème spécifique - par exemple, la destruction de l'environnement et les peuples autochtones. Je pense que ce serait stimulant et intéressant pour les lecteur·trice·s et pour vous-mêmes.

PSRL : Je dois dire que c'est dans cette optique que je suis entré dans la section *World Anthropologies*. Lorsque j'ai effectué mon travail de terrain au Brésil, à Rio, sur l'humanitarisme mondial, la littérature était principalement écrite par des universitaires euro-américain·e·s. Mais ensuite, en effectuant des recherches au Brésil, j'ai découvert une variété de travaux publiés sur la violence. J'ai donc essayé de faire en sorte que ces deux domaines, principalement leurs concepts, fassent corps ensemble. Je pense donc que c'est quelque chose de vraiment intéressant et que c'est ce dont nous avons discuté lors de précédentes réunions entre nous. C'est vraiment bien d'avoir la confirmation que c'est une bonne façon d'avancer.

RÉFÉRENCES CITÉES

De L'Estoile, Benoît. 2008. "Hegemonic Gravity and Utopian Pluralism: A Comparative Framework for Analyzing the International Space in Anthropology." *Journal of the World Anthropologies Network/Red de Antropologías del Mundo* 3:111–29.

Mafeje, Archibald B. M. 1991. *The Theory and Ethnography of African Social Formations: The Case of the Interlacustrine Kingdoms*. London: Codesria.

Mafeje, Archibald B. M. 1992. *In Search of an Alternative: A Collection of Essays on Revolutionary Theory and Politics*. Harare: SAPES Books.

Mafeje, Archibald B. M. 1997. "Who Are the Makers and Objects of Anthropology? A Critical Comment on Sally Falk Moore's Anthropology and Africa." *African Sociological Review* 1 (1): 1–15.

Martínez Luna, Jaime. 2015. "Conocimiento y Comunalidad." *Bajo el Volcán* 15 (23): 99–112.

Mignolo, Walter. 2011. *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options*. Durham, NC: Duke University Press.

Quijano, Aníbal. 1997. "Colonialidad del Poder, Cultura y Conocimiento en América Latina." *Anuario Mariateguiano* 9:113–21.

Ribeiro, Gustavo Lins. 2006. "World Anthropologies: Cosmopolitics for a New Global Scenario in Anthropology." *Critique of Anthropology* 26 (4): 363–86

Ribeiro, Gustavo Lins. 2014. "World Anthropologies: Anthropological Cosmopolitanisms and Cosmopolitics." *Annual Review of Anthropology* 43:483–98.

Ribeiro, Gustavo Lins, and Arturo Escobar. 2020. *World Anthropologies: Disciplinary Transformations in Systems of Power*. London: Routledge.

Sapir, Edward. 1931. "The Function of an International Auxiliary Language." *Romanic Review* 11:4–15.

NOTE

[1] La *Comunalidad* (communalité) est un concept expérientiel développé par deux anthropologues indigènes d'Oaxaca, Floriberto Díazand et Jaime Martínez Luna, qui repose sur l'interdépendance de la vie communautaire et les valeurs de respect, de réciprocité et de survie du monde. Ses quatre éléments fondateurs et interdépendants sont la nature (le territoire, le sol, la géographie), la société (la communauté et la famille habitant la nature), le travail (les activités que la société exerce sur le territoire) et la jouissance (la fête, la satisfaction et la fatigue, ce qui est obtenu par le travail en société et en communauté sur un sol et un territoire particuliers).